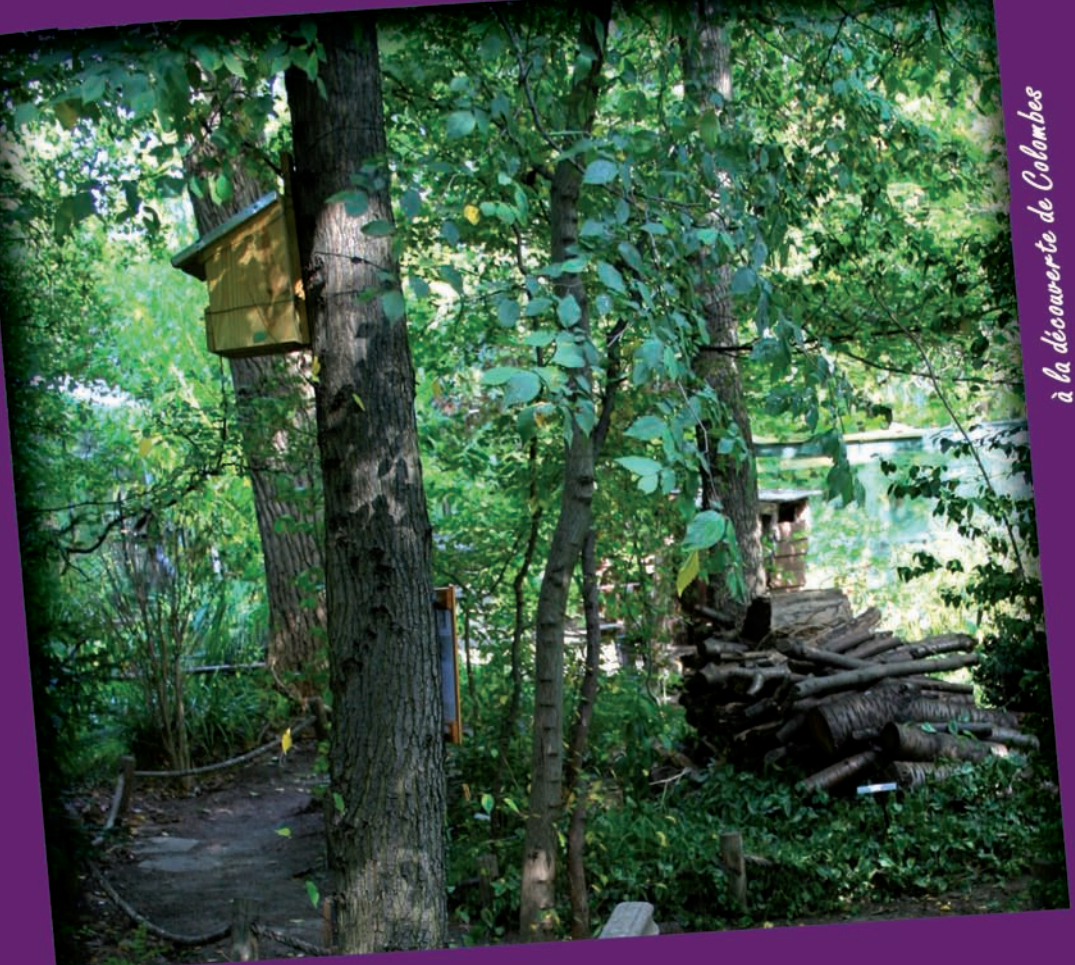
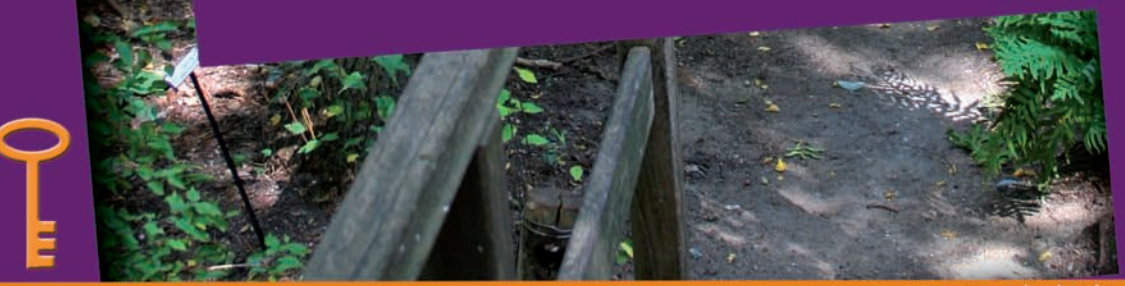
à la découverte de Colombes

Du Jardin botanique au Centre Nature de Colombes





www.colombes.fr

Colombes, la ville en mouvement

Entre familiarité et légende… L'ancien Jardin botanique scolaire de Colombes a fortement marqué des générations de Colombiens qui y ont pratiqué des activités multiples, toujours enrichissantes et passionnantes.

Il n'a pas livré tous les secrets de son histoire, mais quelques lignes fortes permettent d'en retracer les contours : tout d'abord, la personnalité et l'œuvre d'un enseignant progressiste et inventif, Pierre de Salabert, à l'origine de cet espace, selon un projet original bien éloigné des espaces à jardiner que l'on rencontrait fréquemment dans les écoles. Ensuite, un lieu qui a continué à rayonner grâce à l'énergie d'un autre instituteur, Alain Spohn, et d'une association qui a vu le jour en 1984. Enfin, un projet encore en devenir grâce au travail d'une équipe municipale d'animateurs-jardiniers.

Devenu le Centre Nature, ce site exceptionnel reste singulier à l'échelle de l'Île-de-France, comme une marque tangible des initiatives qu'a pu susciter le Front populaire, et aussi comme une illustration, au fil de ses 70 ans d'existence, de l'évolution de la sensibilisation à la nature et à l'environnement.

Cette publication a pour ambition de faire mieux connaître un site, qui à sa manière retrace presque un siècle de l'histoire de Colombes, et d'œuvrer à sa protection. Nous avons aussi l'espoir de faire resurgir d'autres souvenirs et peut-être d'autres documents qui permettront de continuer à écrire l'histoire de l'ancien jardin botanique et des personnes qui l'ont fait.

Philippe Sarre
Maire de Colombes

Pierre de Salabert dans les années 1930
Collection particulière © Ville de Colombes

La naissance du Jardin botanique scolaire de Colombes

Grâce au Jardin botanique, plusieurs générations d'enfants de Colombes ont pu s'initier aux mystères de la nature, dans un lieu entièrement conçu pour eux. L'origine en reste cependant difficile à cerner, ce projet ô combien original n'ayant laissé que peu de traces dans les archives : à peine quelques délibérations du conseil municipal concernant des acquisitions de terrains, un plan de 1954, et aux Archives départementales de Paris un dossier administratif sur le créateur du jardin.

École et Patronage dans les années 1920-1930

Le Jardin botanique scolaire de Colombes accueillait la classe en temps scolaire et les élèves du Patronage laïc, le soir, le jeudi ou pendant les vacances. Le contexte de la première moitié du XX^e^ siècle permet de mieux saisir l'origine de cette belle aventure.

Le Patronage laïc, inspiré des œuvres catholiques, est surtout destiné aux enfants des classes populaires, qu'il entend soustraire à l'influence de l'Église d'une part, et d'autre part aux dangers de la rue, les jeunes dont les parents travaillaient étant en effet le plus souvent livrés à eux-mêmes après l'école. Pour cela, les municipalités, qui géraient déjà la construction et le fonctionnement des établissements scolaires, ont fortement encouragé les initiatives qui concouraient à encadrer la jeunesse en dehors de l'école. À Colombes, la ville attribue des terrains, comme en 1926 celui où s'édifiera le gymnase Bienvêtu, rue de Paris (actuelle avenue Henri Barbusse). Les animations sont assurées par des associations pour les sports ou par des instituteurs pour les autres activités. Les loisirs de plein air, le sport et les jeux vont donc constituer le programme du Patronage municipal colombien. En 1928, une subvention exceptionnelle lui est accordée pour l'achat de jeux et d'un appareil de cinématographe.

L'arrivée au pouvoir du Front populaire en 1936 annonce d'importantes réformes en matière d'éducation. Sous le ministère de Jean Zay, la fréquentation obligatoire de l'école primaire est prolongée d'un an, tandis que les programmes sont modifiés pour combattre un enseignement qui tendait encore à accentuer les inégalités sociales. Les patronages laïcs prennent aussi un essor important, souvent pris en mains par l'instituteur. C'est ce qui se passe à Colombes avec l'apparition dans nos sources en 1936 de Pierre de Salabert, qui se voit cette année-là affecter un appartement dans l'école Victor-Hugo, où il enseignait déjà.

Une passion et une ambition communes

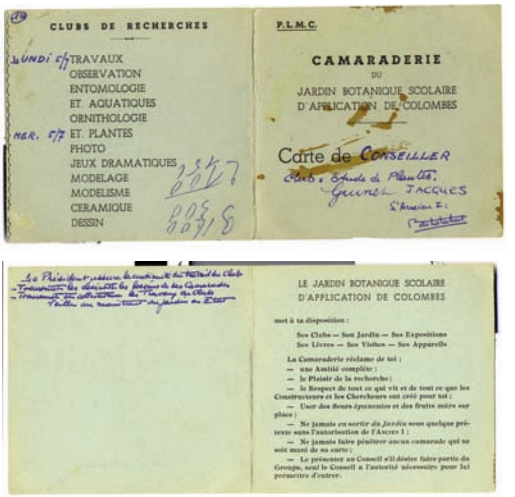
Pierre de Salabert a bénéficié du soutien de la municipalité Bruneau, proche du Front populaire, pour créer le jardin botanique en 1936, conçu comme l'un des sièges du patronage. L'instituteur, avec une force de conviction et une énergie que tous les témoignages s'accordent à lui reconnaître, ne tarde pas à donner à cette initiative

un développement et une autonomie qui tranchent sur celles de ses pairs. L'appellation de « patronage » s'efface d'ailleurs très rapidement derrière celle de « Jardin botanique » : le projet, avec sa profonde originalité, prend nettement le pas sur la structure qui lui a permis de voir le jour. La ville n'en continue pas moins à soutenir l'initiative de l'enseignant. Malgré des relations avec les autorités assez fluctuantes, ce dernier est cependant resté, jusqu'à son départ de Colombes en 1963, l'animateur du jardin, qui à ce titre est authentiquement son œuvre.

Une note manuscrite conservée au Centre Nature met en évidence sa conviction en une éducation ouverte, qui selon lui pouvait changer la vie des jeunes qu'on lui confiait. En quelques lignes, l'instituteur livre l'essentiel de ses préceptes :

« A — But du patronage
I — Éviter aux enfants de Colombes les dangers de la rue.
II — Créer pour eux des travaux manuels qui les amusent et les intéressent comme des hommes au lieu de les garder comme des enfants.
Les initier à la beauté du travail humain par des cultures, des promenades, des œuvres d'art qu'ils feront eux-mêmes.
III — Développer leur goût personnel et ne jamais les faire copier un travail qui viendrait de l'extérieur ».
La seconde partie de ce document met en lumière les principes qu'il entend faire respecter, dans le cadre du règlement intérieur du patronage :
« 1° — Vivre en parfaite amitié avec ses camarades et les aider toujours aimablement s'ils en ont besoin.
2° — Obéir strictement aux ordres donnés.
3° -Ne jamais détruire ou dégrader un objet quelconque, qu'il soit propriété privée ou collective.
4° — Être correct dans sa tenue, ses gestes, ses paroles.
5° — En résumé, pratiquer toujours la plus large solidarité qui seule permettra le parfait fonctionnement du patronage comme elle permettra plus tard une vie plus agréable dans la société. »

On retrouvera ces mêmes valeurs exprimées dans la carte de conseiller du « Jardin botanique scolaire d'application de Colombes », sans doute plus tardive, reproduite ci-dessous, qui met l'accent sur le plaisir de la recherche, le respect de la nature, et qui détaille les différents « clubs » ouverts aux jeunes en été.


CLUBS DE RECHERCHES

LUNDI 5/7
TRAVAUX
OBSERVATION
ENTOMOLOGIE
ET. AQUATIQUES
ORNITHOLOGIE
MER. 5/7 ET. PLANTES
PHOTO
JEUX DRAMATIQUES
MODELAGE
MODELISME
CERAMIQUE
DESSIN

P.L.M.C.

CAMARADERIE
DU
JARDIN BOTANIQUE SCOLAIRE
D'APPLICATION DE COLOMBES

Carte de CONSEILLER

Clubs : Etude de Plantes
Prénom : JACQUES

LE JARDIN BOTANIQUE SCOLAIRE
D'APPLICATION DE COLOMBES

met à ta disposition :

Ses Clubs — Son Jardin — Ses Expositions
Ses Livres — Ses Visites — Ses Appareils

La Camaraderie réclame de toi :
— une Amitié complète ;
— le Plaisir de la recherche ;
— le Respect de tout ce qui vit et de tout ce que les Constructeurs et les Chercheurs ont créé pour toi ;
— Une des deux épaisseurs et des fruits mûrs sur place ;
— Ne jamais en sortir du Jardin sans quelque précieux sans l'autorisation de l'Ancien ! ;
— Ne jamais faire pénétrer aucun camarade qui ne soit muni de sa carte ;
— Le prisonnier au Conseil n'a désiré faire partie du Groupe, seul le Conseil a l'autorité nécessaire pour lui permettre d'entrer.

Carte du jardin botanique, début des années 1960/collection particulière © Ville de Colombes

Un enseignant atypique, Pierre de Salabert

Pierre de Salabert naît rue du Conseil à Asnières le 24 février 1904 d'une mère institutrice, qui deviendra directrice d'école maternelle, et d'un père employé, qui fera quelques années plus tard partie du conseil d'administration de la société d'habitations à bon marché de Bois-Colombes. Après son mariage, il s'installe à la Garenne-Colombes, qu'il quittera à la fin de 1936 lorsque la ville de Colombes lui loue un appartement situé dans l'école Victor Hugo.
Il a d'abord été suppléant de novembre 1922 à mai 1924 dans le département de la Seine, sans que l'on dispose de plus de précision. Il part en mai 1924 pour l'Ecole militaire d'Autun où il effectue son service militaire. Il racontera plus tard à son fils que ces dix-huit mois pendant lesquels il avait enseigné aux Enfants de troupe, pour la plupart orphelins de guerre, avaient été très formateurs. Ce contact avec des jeunes en grande difficulté a eu une influence déterminante sur ses orientations pédagogiques et sans doute sur l'idée qu'il se faisait de sa mission éducative. À son retour, il est nommé instituteur stagiaire avec un traitement annuel de 6 500 F et est titularisé en janvier 1927. Selon son fils, il serait arrivé à l'école Victor Hugo de Colombes un peu avant 1930. C'est en 1936 qu'il commence à aménager le jardin.

Pendant la guerre, il reste prisonnier en Allemagne. Rentré tardivement de captivité, il porte un œil différent sur le monde qui l'entoure. Il reprend ses activités à l'école Victor Hugo et au jardin botanique. Dans le courant des années 1950, sa carrière évolue lorsqu'on lui confie des « Certificats d'études », des élèves plus âgés, généralement en échec scolaire, qui sortent du système éducatif. Cette nouvelle affectation est probablement due à l'inventivité qu'il a toujours déployée pour faire naître chez ses élèves des qualités et des talents qui leur permettraient « une vie plus agréable dans la société », selon ses propres termes. Un de ses anciens élèves, Daniel Marie, avoue n'avoir compris que bien plus tard les bienfaits de cet enseignement hors normes. A partir du moment où Pierre de Salabert a eu des jeunes plus âgés et aussi moins nombreux, il semble qu'il ait délaissé de plus en plus les locaux de l'école au profit du jardin.

À son départ à la retraite en 1963, il se retire à Breteuil-sur-Iton, dans l'Eure, où il possède une maison de famille. Là, toujours fidèle à ses convictions sociales, il s'insère facilement dans le tissu associatif local et noue également des liens avec le milieu éducatif : la belle expérience du jardin botanique, lieu de tant d'expérimentations et de rencontres, devait en effet lui avoir fourni la matière de nombreux et fructueux échanges avec d'autres enseignants.

Pierre de Salabert meurt à Breteuil en 1978. Alain Spohn, qui venait de reprendre officiellement le jardin et conduisait les premières recherches sur l'histoire du site, se rend là-bas à l'invitation de sa fille, Micheline Barnes, pour y chercher des éléments susceptibles de retracer l'œuvre de son père à Colombes. Il y trouve de nombreux objets, beaucoup de travaux d'élèves, y remarque des ouvrages pédagogiques de chercheurs allemands du début du XX^e^ siècle, et en rapporte quelques pièces de collections minéralogiques, l'une des passions de P. de Salabert, avec la botanique et, à la fin de sa vie, l'archéologie.

À entendre les témoignages de proches, on sent à quel point il s'est engagé dans les nouvelles perspectives sociales qu'avait ouvert le Front populaire. En effet, il prend aussi en main d'autres initiatives, s'investissant par exemple dans les premières colonies de vacances pour les jeunes Colombiens, d'abord dans les Vosges, où il entretenait des relations avec le Théâtre du Peuple créé par Maurice Pottecher à Bussang. Après la Seconde Guerre mondiale, il a participé à l'aménagement des abords des sites d'hébergement, comme au château de la Brosse ou plus tard sur l'île de Groix, où, nous raconte-t-on, il campait dans un blockhaus. En mettant en place un ambitieux programme d'activités ludiques et culturelles, Pierre de Salabert ouvre aux jeunes des quartiers dits du Drapeau et des Champarons des horizons inouïs.

Tout pour les enfants !

Très vite, Pierre de Salabert développe son travail au patronage en fondant une « Association du Jardin botanique scolaire de Colombes ». Une carte d'adhérent de 1938-1939 présente le programme des activités. Sous le titre de « promenades » sont proposées chaque jeudi des animations, une séance par mois étant réservée à la visite d'un musée. Des balades en forêt, des randonnées à vélo, des excursions à but d'observation géologique, botanique ou archéologique, alternent avec des sorties culturelles : soirées pour des cycles thématiques au Louvre, visites au musée de l'homme au Trocadéro, au musée Cernuschi ou à Carnavalet, mais aussi à l'aéroport du Bourget. Deux fois par an, pendant les vacances, des randonnées cyclistes lointaines, jusqu'à La Roche Guyon, Pierrefonds, Saint-Rémy de Chevreuse, Gisors ou Vernon, donnent lieu à du camping. Pierre de Salabert a d'ailleurs organisé pratiquement jusqu'à sa retraite au jardin de Colombes une initiation au camping. Les adhérents de l'association pouvaient venir y passer un week-end sous la tente.

Activités de camping au jardin/collection particulière © Ville de Colombes

Notons également que le jardin accueille le 21 mai la fête kermesse de l'association et en juillet la clôture d'un « rallye parents — juniors – jeunes ». Michel de Salabert évoque aussi Château-Gaillard et le récit que faisait son père des promenades par le train ou en car qu'il y avait organisées.

Daniel Marie quant à lui a conservé un souvenir très vif d'un voyage en train à vapeur pour les falaises de Dieppe, en compagnie d'une seconde classe de garçons, celle de Madame Brucker.

Le choix de créer un jardin n'est pas un hasard : Pierre de Salabert est en effet un passionné de botanique. Pour les sorties du patronage, il emmenait fréquemment les jeunes en forêt. Daniel Legros, un ancien élève, se souvient avoir rapporté de la forêt de Cormeilles un merisier de quelques dizaines de centimètres, devenu depuis un arbre superbe. Cette pratique de prélever dans la nature des végétaux n'est plus tolérée aujourd'hui, mais elle représentait à l'époque une manière économique d'aménager le site. Sans nul doute, elle contribuait aussi à éveiller l'intérêt des jeunes participants pour la botanique, grâce à une approche concrète et divertissante des sciences naturelles, qui aurait été autrement plus rébarbative dans le cadre de la classe.
Pendant la guerre, Pierre de Salabert écrivait à sa femme de lui envoyer des sachets de graines et des livres de botanique, et, selon son fils, il s'est intéressé à l'étude de la flore d'Allemagne et de Pologne, malgré sa situation difficile de prisonnier de guerre.

Une autre rencontre déterminante, que Michel de Salabert désigne comme une véritable amitié de son père, est celle de M. Posmorny, horticulteur et fleuriste qui avait fui la Tchécoslovaquie devant la menace allemande, et s'était installé à Colombes dans le quartier. M. Posmorny a beaucoup travaillé avec Pierre de Salabert, tant au jardin botanique qu'au château de la Brosse, dont ils avaient conçu et réalisé ensemble les espaces paysagers. Il semble que le dessin du jardin doive beaucoup à l'association des deux hommes.

Un pédagogue moderne

Enseignant dans l'âme, Pierre de Salabert a développé des méthodes éducatives peu conventionnelles, même si elles sont dans l'air du temps en 1936. Les enjeux sociaux de l'éducation ont rarement été aussi bien pris en compte que pendant le ministère de Jean Zay, qui a réformé l'école pour en faire un lieu où les enfants devraient développer des compétences qui les engageraient vers une vie meilleure. Le projet éducatif du Front populaire étendait la formation à des champs nouveaux, en même temps qu'il s'employait à allonger la durée de l'instruction élémentaire obligatoire et essayait de lancer des passerelles entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire. A côté des matières principales (français, histoire et géographie, mathématiques et enseignements scientifiques), on met l'accent sur les « cours spéciaux » (chant, dessin, dessin industriel, éducation physique, langues vivantes, travaux manuels) assurés lorsque c'est nécessaire par des spécialistes, comme à Colombes le peintre et sculpteur Pech dans l'après-guerre.

L'objectif de ces projets de réformes est de pallier les carences liées au milieu social, ainsi les propositions Gosse visant à renforcer dans le premier cycle le français et les enseignements artistiques, à partir du constat que « l'enseignement de culture actuel

est un enseignement de classe ». Une autre priorité est de former le jugement des jeunes et de les inciter à l'initiative, à l'aide des méthodes actives, en pleine expansion.

Cette volonté politique a rencontré en Pierre de Salabert un écho enthousiaste. Il privilégiait la compréhension, par l'observation et l'expérimentation, à la « leçon » classique, apprise par cœur. Il recherchait en chacun de ses élèves des dispositions ou des talents, qu'il essayait de leur faire développer, avec pour objectif d'en faire des « personnes », selon l'expression employée dans plusieurs témoignages... et il y réussissait souvent, comme ont pu le dire certains, en particulier ceux qui ont embrassé une carrière artistique : l'un d'eux, devenu sculpteur, avoue qu'il n'aimait pas l'école et que c'est Pierre de Salabert qui lui a fait découvrir le monde de l'art et a fait de lui « quelqu'un ». A côté de ces réussites, la modernité et l'engagement de l'enseignant pouvaient être mal perçues, d'abord par certains enfants, qui, élevés dans un enseignement traditionnel, ont pu avoir l'impression de rater une année, avant de se rendre compte bien plus tard des richesses dispensées par le maître. Ces mêmes méthodes n'étaient pas non plus du goût de tous les parents, qui appréhendaient pour certains que leur fils — notre histoire se situe avant l'école mixte — « tombe » dans la classe de cet instituteur hors normes. Il y a fort à parier que quelques-uns des collègues de Pierre de Salabert partageaient cette méfiance ! Pour ce qui concerne l'appréciation de son travail à l'Inspection, les sources manquent : quelques anecdotes, invérifiables, font état d'un « incident » avec un inspecteur. Sa personnalité, affirmée et autoritaire, comme son dévouement total à la cause des enfants qui prévalait pour lui sur toute autre considération, n'ont pas toujours été comprises.

Tous les témoignages concordent pour dresser le portrait d'un instituteur qui cherchait avant tout à obtenir un résultat avec chacun de ses élèves, s'éloignant quand cela lui semblait nécessaire des méthodes classiques. C'est sans doute aussi l'explication d'une particularité, plutôt rare à cette époque : pourtant sévère -et très respecté !- il ne frappait pas les enfants. Enfin, cette vie avec ses élèves semble avoir été pour lui une source de satisfaction, à en croire une lettre de décembre 1963 adressée à l'Inspecteur au moment où il complétait son dossier de retraite, qu'il concluait ainsi :
« Ceci dit pour ajouter simplement que je suis heureux de m'être occupé de ma classe bien au-delà du dernier instant. Je compte d'ailleurs établir le bilan de mes années d'expériences dans les réalités avec les enfants que j'ai reçus et initiés au contact des terroirs ou des musées, et de la vie, comme le prévoyaient les programmes dès 1922, auxquels je me suis toujours référé directement en les élargissant comme le firent tant de maîtres ».

Le Centre Nature possède un intéressant fonds de documents anciens, dont plusieurs sont à situer entre 1946, date du retour de captivité de Pierre de Salabert, et 1950. L'un d'entre eux porte le tampon de la société « Stucco d'Art – Pillon & Cie – 4 rue Beauséjour ». Ceci nous renvoie à des

témoignages disant que l'instituteur faisait venir devant ses élèves des professionnels, artisans ou artistes, pour des conférences agrémentées de projections fixes (sans doute avec un appareil Photoscope MP III, dont la mairie avait équipé ses écoles dès 1936) ou des démonstrations de savoir-faire. Il devait se fournir auprès de certains d'entre eux des matériaux nécessaires à ses ateliers, comme la pierre pour la sculpture ou le lino, l'étain ou le zinc pour les activités de gravure. Le Centre Nature conserve également des travaux d'art, modelage, sculpture, plaques de zinc ou d'étain gravées ou repoussées et un tirage sur tissu d'après une œuvre de l'Antiquité.

Travaux de modelage et de sculpture, collection du Centre Nature

Un souvenir marquant pour Daniel Legros et Daniel Marie, élèves de Salabert vers 1948, a été une visite à Raymond Duncan, alors âgé d'environ 80 ans, le frère aîné de la célèbre danseuse Isadora Duncan, dans son atelier à Paris. Architecte, artiste, poète, il a été l'un des inspirateurs du mouvement de la « danse libre ». Micheline Barnes, la fille de Pierre de Salabert, se rappelle l'avoir vu plusieurs fois à Colombes. En ce jeudi de l'automne 1947 ou de 1948, Raymond Duncan,

longs cheveux blancs tombant sur ses épaules, vêtu d'une sorte de longue tunique en laine brute inspirée de la Grèce antique, avait fait effectuer aux jeunes Colombiens des danses rythmiques inspirées des travaux des champs, sans parvenir à convaincre véritablement ce groupe exclusivement composé de garçons ! Duncan et ses émules travaillaient sur le « mouvement naturel », celui du travail physique, élaboré instinctivement pour améliorer le rendement et épargner la peine. Ces recherches font écho bien sûr aussi à celles d'Isadora Duncan et à sa volonté de faire sortir la danse de son carcan classique. Raymond Duncan avait également mis au point une casse d'imprimerie, ce que l'on appellerait aujourd'hui une « police » de caractères, dans laquelle il composait l'édition de recueils de poèmes et d'aphorismes, comme les « Poèmes de parole torrentielle », « Etincelles de mon enclume », les « Echos de mon atelier », ou encore le journal hebdomadaire « Exangelos », commencé à Athènes en 1914 et continué à Paris à partir de 1916, qu'il imprimait lui-même.

L'aménagement du jardin

En 1936, le projet d'un jardin destiné aux enfants des écoles était apparu dans une première délibération du 22 mai, dans laquelle la municipalité envisageait d'acquérir les parcelles voisines d'un terrain communal situé rue Solférino. Le Jardin botanique de Colombes se met en place immédiatement. Dix ans plus tard, le 12 avril 1946, une nouvelle délibération réclame à nouveau une déclaration d'intérêt public, pour « l'éducation des enfants des écoles ». Ce même texte mentionne « l'utilisation des terrains sans titre réglementaire » et « une nécessaire régularisation ». Bien que les procédures légales n'aient pas encore abouti, nous avons là la preuve que l'instituteur occupait, sans doute avec l'accord des propriétaires voisins, la totalité du terrain, soit environ 2 200 m^2. Deux parcelles seront achetés, l'une en 1947, l'autre en 1954, respectivement d'une superficie de 209 m^2 et de 110 m^2 ! La décision d'acquérir les trois parcelles restantes ne sera finalement validée qu'en juin 1955.

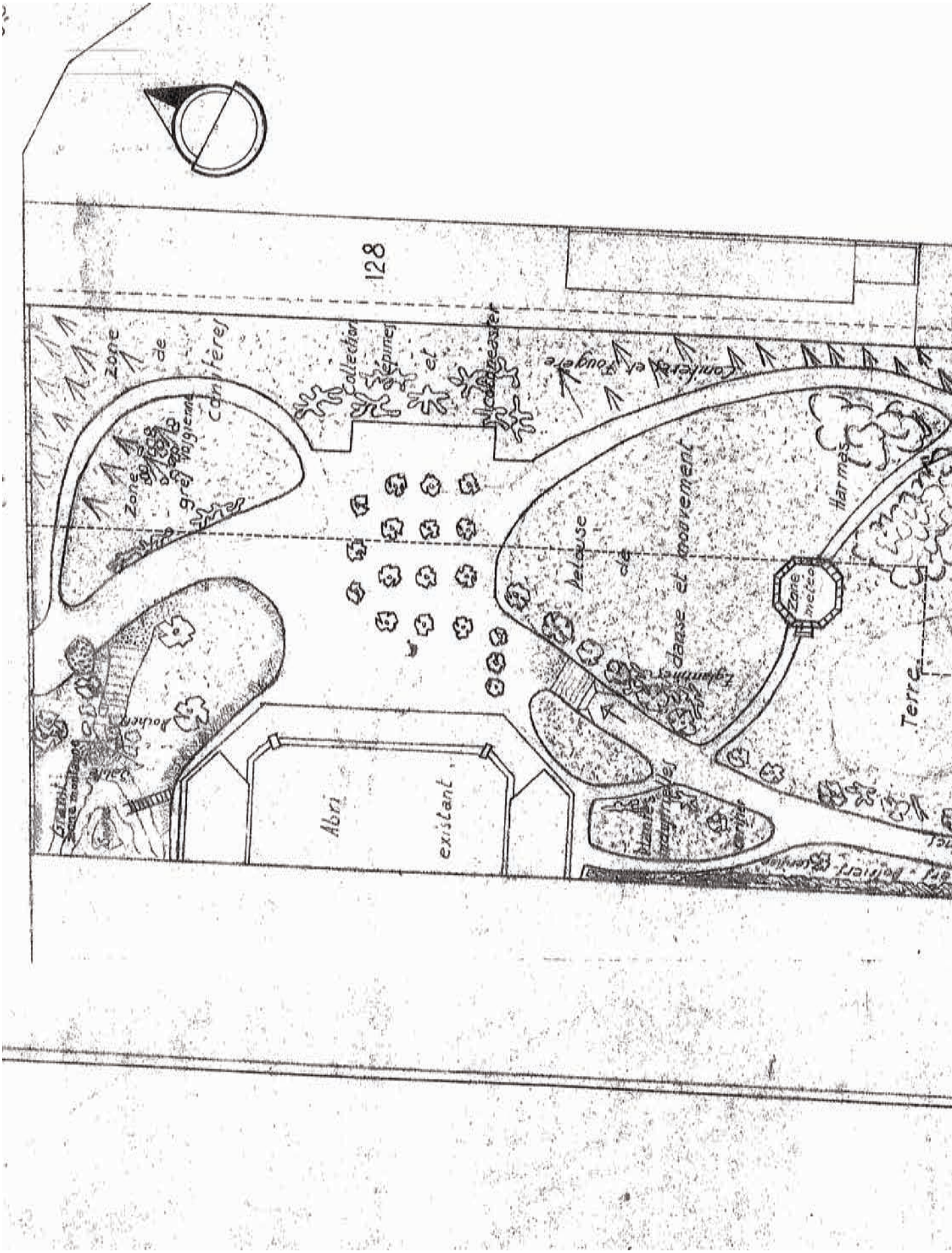
Les débuts sont difficiles à retracer, par manque de témoignages directs, d'une part, et d'autre part à cause de l'absence presque complète d'archives sur le sujet. Une photographie ancienne, qui date de 1938, montre un groupe d'une dizaine d'enfants au travail, en compagnie d'un adulte, qui ne serait pas Pierre de Salabert, mais plutôt un élu de l'époque manifestant par sa présence son intérêt pour le projet. Très soigneusement cadré, avec au premier plan un jeune arbre fruitier en fleurs, le cliché nous montre un site très ensoleillé, à rattacher aux débuts de l'aménagement et aux premières plantations.

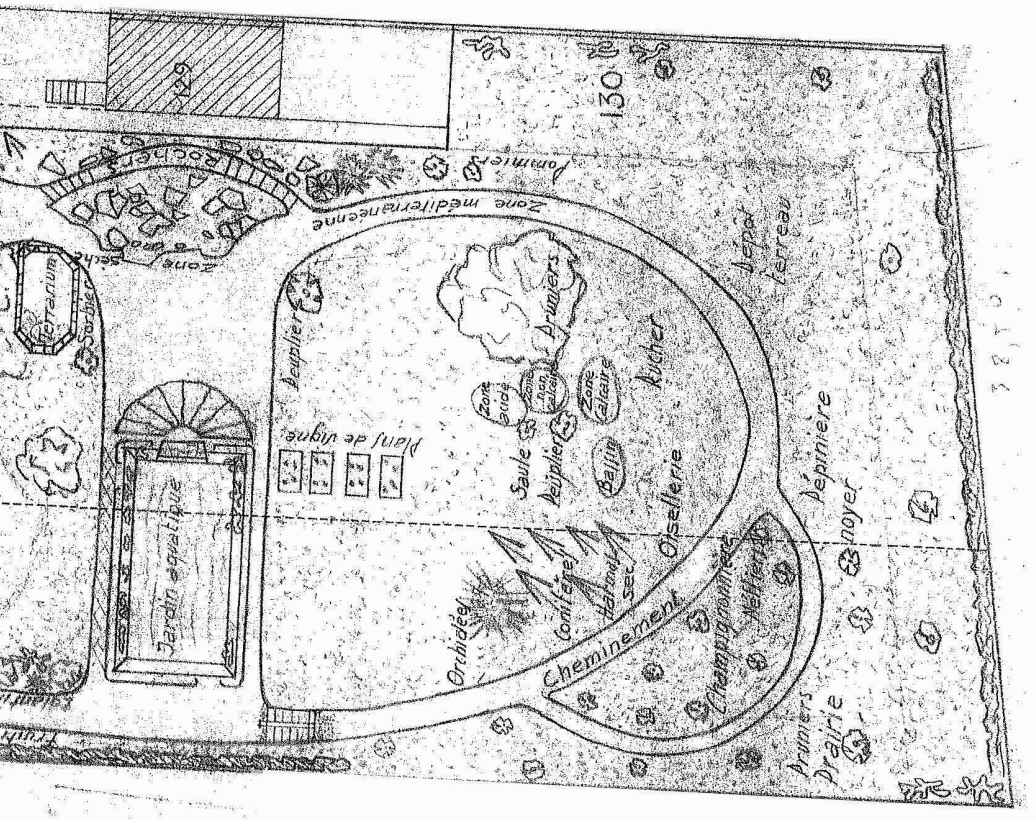
L'aménagement du terrarium (vers 1938)/collection particulière.

Équipés de pelles, les jeunes sont occupés à creuser un large trou. Si le mur que l'on voit au fond est bien celui de la chapelle Saint-Etienne — Saint-Henri, construite en 1935, le groupe est déjà en train d'aménager le terrarium, fosse dans laquelle on mettait pour les observer des lézards, des orvets, etc., capturés lors d'excursions.

Le terrarium à la fin des années 1970/Collection du Centre Nature © Ville de Colombes

Ces premiers grands travaux ont sans doute été réalisés par les jeunes du patronage, sur leur temps de loisir. Les élèves de Cours moyen rencontrés ne se rappellent pas avoir réalisé


128
Zone de conifères
Collection d'épines et cotoneaster
Conifères et fougère
Pelouse de danse et mouvement
Harmas
Zone météo
Terre
Abri existant
Églantiers



Plan du jardin intitulé «Projet» en 1954 © Ville de Colombes

d'activités pénibles, seulement quelques plantations de végétaux rapportés de leurs promenades ou de plants provenant de la pépinière municipale, qui jouxtait l'ancien stade du Drapeau.

Pierre de Salabert et le jardin correspondent dans la mémoire des anciens élèves de Victor Hugo à une période véritablement marquante de leur scolarité. Or, dans le courant des entretiens, on constate que l'essentiel des activités se faisait à l'école, y compris les travaux créatifs, comme le modelage ou l'imprimerie. La classe se rendait au jardin surtout à la belle saison. Selon le témoignage de Daniel Marie, l'instituteur y avait cependant fait apporter du mobilier scolaire, pupitres et bancs, qui permettait de faire classe en extérieur lorsque le temps le permettait, ou sous le préau qui existait déjà en 1947-1948. Pierre de Salabert avait ménagé au centre du jardin une sorte de petit terrain d'évolution pour la danse et des exercices de gymnastique, la « pelouse de danse et de mouvement » du plan de 1954. Une petite scène était également réservée aux « jeux dramatiques » des enfants.

Un « jardin botanique d'application »

Dans les années de l'Entre-deux-guerres, le jardin scolaire était vivement conseillé dans les écoles. Comme actuellement, il servait à initier les enfants, par des petits travaux divertissants, au rythme des saisons et à l'observation de la nature. Leurs plus ardents défenseurs mettent aussi en avant d'autres objectifs, comme de développer le sens des responsabilités et le respect du travail des autres. En effet, on demandait au maître d'y faire coexister des zones réservées au travail collectif et à l'observation avec des petites parcelles individuelles, allouées à chaque élève. Le dessin en est toujours simple, consistant à diviser l'espace en carrés ou rectangles destinés à la culture.

Rien de tel à Colombes, où l'on observe d'emblée un véritable aménagement paysager, avec par exemple la large courbe de l'allée soigneusement bordée de gros pavés, sur la photo de 1938. Toujours attentif à éveiller l'intérêt de ses jeunes élèves, Pierre de Salabert a conçu son plan sur celui d'un parc d'agrément, selon un dessein vraiment ambitieux. Sur un terrain qui devait être relativement délaissé au moment de sa prise en mains par l'instituteur, ce dernier décide de réaliser un véritable « jardin botanique » ! Pendant près de trente ans, il s'attache à enrichir et diversifier les collections botaniques.

C'est lorsque la Préfecture rend un avis favorable à la demande de déclaration d'utilité publique, plusieurs fois réclamée dans les séances du conseil depuis 1936, qu'apparaît le premier document iconographique officiel relatif à l'aménagement du jardin. Il s'agit d'un plan dressé par l'architecte de la ville en janvier 1954 (cf. illustration double page précédente).

Malgré la dénomination de « projet », il est apparu à travers les propos d'élèves qui avaient fréquenté le lieu bien avant 1954 qu'une grande partie des aménagements étaient déjà réalisés. Hormis quelques arbres déjà en place, deux peupliers, deux saules, un sorbier, des fruitiers ont été plantés, comme plusieurs cerisiers, des poiriers, des pruniers et des pommiers. Un noyer apparaît également.
Les constructions sont elles-aussi présentes : l'abri d'abord, avec son auvent largement débordant, puis quelques éléments maçonnés, comme la scène déjà évoquée, servant aussi de station météo, le terrarium, un petit bassin simplement creusé au fond du jardin, et surtout, le plus remarquable, le beau bassin rectangulaire dénommé « jardin aquatique », précédé d'une vasque en arc de cercle ornée d'une mosaïque.

Une classe de Pierre de Salabert au bord du grand bassin/Collection particulière © Ville de Colombes

L'ensemble et la qualité des équipements construits sur le site conduisent bien sûr à penser à l'intervention de professionnels (peut-être bénévoles pour leur prestation), mais aussi à un véritable financement, sans doute par le patronage, pour la mise en eau : lorsque Alain Spohn reprend le jardin, il a la surprise de constater que l'eau n'a pas été coupée au moment du départ de Pierre de Salabert. Après enquête, il découvre que la facturation est adressée à un centre de loisirs de Colombes ! La source mentionnée sur le plan de 1954 n'a pas été retrouvée. Aujourd'hui encore, c'est l'eau de la ville qui alimente les différents bassins. Situation à laquelle le service Écologie urbaine tente de remédier.

Le jardin aquatique a été, et reste encore, un sujet d'émerveillement pour les enfants. Cet imposant bassin à degrés, bordé sur son pourtour de plantes, permet d'observer les cycles de la vie aquatique. Le décor de mosaïque a sans doute été réalisé dans le cadre des travaux artistiques des élèves de Pierre de Salabert. Ses dimensions et sa conception permettent une grande diversité biologique, tant végétale qu'animale.

Le grand bassin au moment de la reprise du jardin © Ville de Colombes

On sait par des témoignages que cette diversité des espèces servait de support à une initiation à la botanique. En regardant les végétaux présents dans le jardin, en se rendant en excursion

dans d'autres sites, le plus souvent sauvages, où leur maître les aidait à identifier les plantes et leur famille, enfin en décidant avec lui des sujets qu'il serait utile de rapporter pour compléter les collections, les enfants faisaient en s'amusant une partie de leur programme de sciences naturelles. Pour l'enseignant, cette approche curieuse et sensible devait avoir aussi pour but d'éveiller l'intérêt de ses élèves pour la connaissance, ou de faire naître en eux l'étincelle d'une passion pour la botanique semblable à la sienne.

Le plan de 1954 montre qu'environ un tiers de la superficie, au fond, était sans doute réservé aux essais de culture, comme c'est encore le cas aujourd'hui. On y trouvait une champignonnière, contournée par une petite allée secondaire, un dépôt de terreau et une pépinière où l'on semait pour obtenir des plants que l'on transplanterait ailleurs dans le jardin, ou bien qui seraient vendus pour alimenter la caisse de la coopérative scolaire.

Même si ce n'est pas leur souvenir le plus vif, il est à peu près certain que Pierre de Salabert faisait réaliser à ses élèves les exercices horticoles préconisés dans l'enseignement de l'Entre-deux-guerres : le jardinage scolaire représentait à la campagne une méthode de formation aux nouvelles techniques agricoles, tandis que dans les villes, il avait pour objet de préparer les jeunes à l'entretien d'un potager individuel, complément de ressources très précieux dans les classes populaires. On ne peut pas interpréter autrement les trois petites zones qui apparaissent sous l'appellation de « zone acide », « zone non calcaire » et « zone calcaire » qui permettaient d'expérimenter la culture dans les différents types de sols. L'oisellerie, les ruches, des orchidées et des plants de vigne complètent cette partie du jardin.

Au-delà du grand bassin de la vie aquatique s'étendent, en remontant vers le portail d'entrée, les zones plus spécifiquement orientées vers l'étude des milieux naturels et de la botanique.

Les collections botaniques

C'est là en effet que le jardin de Colombes mérite le mieux son appellation de « jardin botanique ». Lorsqu'en 1963, dans sa lettre à l'Inspection, Pierre de Salabert évoquait l'initiation des enfants « au contact des terroirs », il devait se référer à l'aspect le plus exceptionnel de son projet : celui de créer artificiellement plusieurs « milieux », et par là offrir sur la petite superficie du site de Colombes un panorama des paysages de France. Des apports de pierres - n'oublions pas la passion de l'enseignant pour la minéralogie- ont permis de recréer le long de la rue Solférino une zone granitique, dite « zone montagne », bordée d'un épandage de sable et de rochers. De l'autre côté de l'entrée, il a disposé des conifères dans un sol de grès vosgien. Plus loin, à hauteur du jardin aquatique, le dessin d'un petit secteur émaillé de pierres et bordé d'un alignement courbe de rochers évoque, sous le nom de « zone sèche », le milieu méditerranéen. Pierre de Salabert entendait sans doute élargir l'horizon des petits cita-

dins qui lui étaient confiés, en ces temps où, comme le rappelle Daniel Marie, le tourisme des classes populaires était loin d'être une réalité. L'observation de ces zones géologiques et botaniques devait également lui servir à enseigner la géographie de la France. Cependant, à partir du grès vosgien et de la zone montagne de l'entrée, on peut avancer deux autres influences probables de Pierre de Salabert : d'une part, l'amphithéâtre grandiose de la forêt qui formait à Bussang le fond de scène du Théâtre du Peuple que fréquentait l'instituteur ; d'autre part, à quelques kilomètres de Colombes, à Boulogne-Billancourt, la « Forêt vosgienne » des déjà célèbres jardins Albert Kahn, dans laquelle le créateur de ce parc avait voulu recréer l'atmosphère des forêts de son enfance, autour de Marmoutier.

L'idéal de paix entre les peuples d'Albert Kahn a peut-être aussi inspiré les relations des classes de Pierre de Salabert avec d'autres écoles, en France et dans le monde. Michel de Salabert nous a parlé de lettres et de graines échangées avec des établissements scolaires des anciennes colonies françaises en Afrique du nord et de l'ouest. L'enseignant entretenait aussi une correspondance avec les grands jardins botaniques, comme ceux de Rio de Janeiro ou Pékin.

En 1960, un envoi du Jardin botanique de Pékin/Collection du Centre Nature © Ville de Colombes

Des échanges lointains sont corroborés par des témoignages et par des preuves matérielles, comme l'enveloppe portant l'en-tête du jardin botanique de Pékin, ou encore par la présence au jardin d'essences exotiques, comme le faux-poivrier du Japon. D'autres, telle une correspondance personnelle entre Pierre de Salabert et le dernier empereur de Chine, Pu Yi (1906-1967), devenu, après de longues années de camp en Sibérie et en Chine, simple jardinier au jardin botanique de Pékin en 1959, malgré la concordance des dates, relèvent peut-être de la légende…

Faux poivrier du Japon © Ville de Colombes

L'œuvre de Pierre de Salabert à Colombes s'achève en 1963 lorsqu'il part pour Breteuil-sur-Iton. Commence alors une période d'abandon, durant laquelle la nature reprend ses droits.

La renaissance du jardin

La redécouverte

Vers 1973-1974, en rangeant l'armoire de sa classe à l'école Victor Hugo, Alain Spohn, jeune instituteur nommé de fraîche date, trouve quelques documents relatifs au jardin, dont un plan. Il se met à sa recherche et découvre le terrain de la rue Solférino, retourné à l'état sauvage après dix années d'abandon.

Il se passionne vite pour le singulier projet pédagogique que les notes recueillies de son prédécesseur lui permettent d'imaginer, et il décide de remettre le site en état. Il s'y rend seul les premiers temps, et à partir de 1977 parvient à intéresser d'autres enseignants et des parents. La magie du lieu fait son œuvre et c'est le point de départ d'une nouvelle aventure, qui s'attache à en retrouver et à faire revivre les traits disparus. A partir de 1978, lorsque Alain Spohn est régulièrement présent rue Solférino, d'anciens élèves de Pierre de Salabert commencent à venir raconter leurs souvenirs.

Une nouvelle histoire peut commencer

Un groupe constitué d'enseignants et de bénévoles est donc à pied d'œuvre ! La question du devenir du jardin et de ses objectifs se place rapidement au cœur de débats fiévreux. Quelques propositions, comme un terrain d'aventures ou une ferme scolaire, sont écartés. Les deux axes qui guident le nouveau projet sont la prise en compte de l'histoire du lieu et la notion de jardin pédagogique. Une différence cependant, le projet délaisse les activités artistiques à l'honneur jusqu'en 1963 pour se concentrer sur l'apprentissage de la nature.
Les premiers travaux consistent à recréer des espaces botaniques et des aires de travail. Gérard Gadois, employé aux Espaces verts de la Ville à l'époque, se souvient d'avoir participé à l'entretien pendant quelques années. Des parents d'élèves ont pour leur part proposé de participer à la fermeture et à l'aménagement de l'ancien préau.

Le hall au moment des travaux/Collection du centre Nature © Ville de Colombes

En mai 1979, une association est créée pour prendre en charge dans de bonnes conditions la gestion du site. La première assemblée générale définit ainsi les objectifs de l'association : *« apporter aux enfants une meilleure connaissance de la nature en relation avec la vie du quartier et au travers d'activités de jardinage ou d'ateliers découverte »*. On retrouve là l'ouverture aux habitants du quartier, qui avait déjà tant d'importance au temps de Pierre de Salabert. Au printemps 1980, le jardin botanique ouvre ses portes et accueille dans l'année environ cinq cents enfants. Dans le même temps, certaines difficultés, comme le manque de volontaires pour l'encadre-

ment des ateliers de jardinage, commencent à apparaître.

La municipalité, qui subventionne l'association, propose en 1982 à cette dernière de signer une convention d'objectifs afin d'assurer la pérennité du projet. Aux termes de ce texte, la ville met à disposition les terrains et prend en charge les travaux de réhabilitation. Elle assume également la rémunération d'un « gestionnaire des activités botaniques » pour ouvrir en temps scolaire aux écoles voisines (Victor-Hugo, Langevin Wallon, J.-J. Rousseau, M. Berthelot et Maintenon) et en soirée aux enfants du quartier pour des ateliers. Pour revenir à la vocation primitive d'équipement scolaire, les directeurs d'écoles et des enseignants se manifestent auprès de la mairie pour que le poste d'animateur soit confié à un enseignant. Le 1er septembre 1982, Alain Spohn prend ses fonctions sur un poste contractuel de deux ans, qui se muera ensuite en un détachement de l'Education nationale. En 1984, le jardin botanique prend le nom de « Centre Nature » et il fait l'objet d'une inauguration officielle. Il constitue une réserve ornithologique et un sentier découverte y est conçu.

Alain Spohn au Centre Nature © Ville de Colombes

Un projet pédagogique et ludique

Le Centre Nature met en scène la nature dans toutes ses dimensions : la flore des bois et celle des champs y retrouvent droit de cité, tandis que le nouvel animateur s'attache à recréer les différents milieux naturels qu'avaient imaginés Pierre de Salabert. Les familles botaniques y sont représentées, des zones mettent en lumière les utilisations de plantes particulières (médicinales, tinctoriales…), ailleurs, des familles chromatiques sont regroupées. La vocation pédagogique est réaffirmée avec l'aménagement de stations d'observation (des types de sols, du système racinaire d'un arbre, de l'âge des arbres). La faune a sa part dans le nouveau projet avec la remise en eau des mares et des bassins, la délimitation de réserves naturelles, comme le « petit bois » au fond du jardin, l'installation de gîtes, de nichoirs, de nourrissoirs et d'observatoires, et enfin de bacs et d'aquariums pour certaines espèces animales ou végétales.

Le petit bois © Ville de Colombes

Lorsqu'il accueille les classes (de une à deux par jour), Alain Spohn propose une découverte du jardin, parfois complétée par le visionnage d'une cassette vidéo sur un thème au choix des enseignants. Ceux qui le souhaitent peuvent, s'ils ont suivi plusieurs animations l'année précédente, assurer seuls les séances avec leur classe. Les élèves observent les changements liés aux saisons. Orientée vers une approche sensible, la visite est une balade attentive, où l'on se laisse guider par ce qui se passe.

Comme son prédécesseur, Alain Spohn privilégie les méthodes actives : les enfants doivent pouvoir observer et surtout pratiquer, par exemple les greffes ou les marcottes. Des zones de reconnaissance sont aménagées, laissées volontairement sans étiquetage, afin de permettre aux jeunes de donner libre cours à leurs interprétations, à partir de ce qu'ils ont déjà acquis. Le Centre abrite des activités d'observation scientifique, grâce au matériel disponible dans le « hall », qui comprend aussi une bibliothèque, un labo-photo et un laboratoire d'archives naturelles. Des panneaux-jeux d'identification sont disséminés à l'extérieur.

Le jardin redevient un lieu de convivialité et de partage. Les enfants du quartier sont accueillis pour des activités individuelles : ceux qui le souhaitent disposent de parcelles personnelles, au sein d'une coopérative enfantine. Ils suivent une initiation à la botanique, à la culture des plants, du semis jusqu'à la récolte. Ils sont bien entendu présents aux sorties naturalistes proposées gratuitement par l'association.

Les adolescents sont invités à prendre part à des ateliers tels que réparation de vélos, aménagement d'une nouvelle mare ou encore four à pain ! L'association organise de grandes expositions et des portes ouvertes.

Exposition mycologique © Ville de Colombes

Le rayonnement du Centre Nature

En 1994, le départ à la retraite d'un entrepreneur propriétaire d'une parcelle voisine et d'un bâtiment de 200 m² offre des opportunités de développement inespérées. En achetant le terrain, la ville porte à 2 900 m² la superficie du jardin, et elle dote ce dernier d'un équipement qui lui manquait : une vaste salle capable d'accueillir des manifestations en rapport avec l'importance et le rayonnement de ce lieu, telles que des expositions, des animations de grande ampleur ou encore des congrès.

En 1998, l'association a souhaité encourager à partir du site de Colombes le développement d'un réseau de « Centres Nature » en Île-de-France : le nouveau local aurait abrité les débats d'un séminaire annuel, tandis que la Maison des Jeunes et de la Culture offrait grâce à son centre inter-

national de séjour la possibilité de loger les participants. Ce projet, noyé dans des initiatives parallèles, n'a pas eu le développement souhaité, mais la notion de réseau a prévalu avec l'affiliation du Centre Nature au G.R.A.I.N.E.-IDF (Groupement Régional d'Animation et d'Information sur la Nature et l'Environnement).

Portée par l'intervention de spécialistes en mycologie, botanique, entomologie ou ornithologie, la programmation de l'association et son exigence continuent cependant à faire du site de Colombes une référence dans la région. De nouveaux travaux de réaménagement et de rénovation du hall sont entrepris en 2002 et en 2003 au moment du départ à la retraite d'Alain Spohn, une équipe de trois jardiniers-animateurs est mise en place par la ville pour assurer l'ouverture du jardin et les activités pédagogiques. L'association continue à œuvrer au rayonnement du Centre Nature en organisant des conférences, des excursions, des expositions et des ateliers.

L'entrée dans le XXIe siècle

En ce début du XXIe siècle, le Centre Nature se veut à l'écoute de l'intérêt général et souhaite rendre concrètes les notions de Développement Durable. Pour ce faire, l'équipe va intégrer les grands principes de cette notion tant sur le point des animations que dans la gestion du site.

Une gestion en harmonie avec la nature

Conscient des grands enjeux actuels, le Centre Nature a pour objectif de mettre en place une gestion écologique du jardin. Celle-ci prend en compte les potentialités naturelles du site dans le but de favoriser la biodiversité.
Ce changement de pratique implique un arrosage sensible et raisonné, la mise en place de gîtes et refuges pour la faune locale, et la fin de l'utilisation de tout produit phytosanitaire.

Une éducation à l'environnement pour un développement durable

L'éducation à l'environnement est une pratique en constante évolution. Après les différents travaux pédagogiques qui ont su définir deux tendances majoritaires, à savoir l'éducation « par » et « pour » l'environnement, les dernières réflexions sur le sujet ont pour ambition de promouvoir une éducation à l'environnement pour un Développement Durable.
Les animateurs du Centre Nature tentent donc d'adhérer à cette nouvelle pratique. Leur démarche basée sur l'alternance des approches vise à créer un contact émotionnel entre le public et la nature dans le but de modifier son rapport au monde, s'élever et avoir une vision globale des sujets environnementaux.

En somme, les années ont passé, les courants pédagogiques se sont succédés, mais le Centre Nature poursuit sa mission éducative en faveur de l'environnement avec le souci permanent de s'améliorer.

Laurent Senftleben
Animateur au Centre Nature

SOURCES

- Archives municipales de Colombes
- Archives départementales de Paris
- Mission des archives du Ministère de l'Education nationale
- Fonds de l'Association du Centre Nature
- Fonds du Centre Nature
- Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris pour les éditions de Raymond Duncan.

- Pascal Ory, La Belle illusion : culture et politique sous le signe du Front populaire 1935-1938, Plon, 1994.
- Joseph Soleil, Le Livre des instituteurs, Traité complet des droits et devoirs de membres de l'enseignement, 5e édition, librairie H. Le Soudier, Paris, 1929.
- André Vimeux, Le Jardin scolaire, Hachette, réédition de 1942.
- Jacques de Givry, Les jardins Albert Kahn, JDG Publications, 2004

REMERCIEMENTS

- à M^me^ Micheline Barnes et M. Michel de Salabert, les enfants de Pierre de Salabert, à M. Alain Spohn et à l'association du Centre Nature en la personne de M^me^ Henry et de M. Don, à M. Daniel Legros et M^me^ Figus, de l'Association des Amis du Musée, qui ont collecté des témoignages, à M. Daniel Marie, aux propriétaires privés qui ont prêté des photographies anciennes, et à toute l'équipe du Centre Nature, Sylvie Bray, Sébastien Rochette et Laurent Senftleben, pour leur active participation,
- ainsi qu'à M. Thierry Holzer et M^me^ Robillard.

RÉALISATION

Direction du patrimoine historique de la Ville de Colombes.
Textes : Marie-Pascale Etchart, responsable de la valorisation du patrimoine, avec la participation de Laurent Senftleben, animateur au Centre Nature.
Photographies : Ville de Colombes.

Direction du Patrimoine historique
14/16 Place Henri-Neveu
92700 Colombes
Tél. : 01 47 60 83 08